



REVUE DE PRESSE

HOT HOUSE

CRÉATION AU THÉÂTRE DE CACHAN d'Harold Pinter

Mise en scène Jérémie Le Louët **LE 4 DÉCEMBRE 2007**

REVUE MOUVEMENT



DAVID MAISON © JULIEN DE LEMOS

IMPRESSIONS D'AVIGNON

HOT HOUSE D'HAROLD PINTER, UNE ORCHESTRATION REMARQUABLE PAR LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES APRÈS UN MACBETT DE IONESCO LARGEMENT SALUÉ, JÉRÉMIE LE LOUËT ET SA COMPAGNIE DES DRAMATICULES CONFIRMENT LEUR MATURITÉ DE REGARD ET LEUR SUBTILITÉ D'ÉCRITURE AU TRAVERS D'UN ÉPATANT TRAVAIL SUR HOT HOUSE D'HAROLD PINTER.

Dans l'univers chloroformé d'un hôpital – qui pourrait aussi bien être une prison – la menace est latente. Le danger, s'immiscant dans les interstices du bureau du directeur, provient d'une mécanique trop bien huilée. Celle des bienséances, des hiérarchies paroxystiques d'abord, et surtout celle des usages de la parole. Dans cette pièce de jeunesse au destin assez curieux (le dramaturge l'écrit en 1959, mais la laisse de côté jusqu'en 1980) bâtie sur l'angoisse de l'institution bureaucratique, tout échange est miné, toute prise de parole, un danger potentiel. Impalpable, sournoise, la menace est d'autant plus inquiétante qu'elle vient de l'intérieur.

Hot House est « une serre », spécifie Jérémie Le Louët, meneur de jeu des très énergiques Dramaticules. Une serre, plus qu'un bunker, avec tout ce qu'elle a d'aseptisé, d'issues condamnées et de moiteur asphyxiante. L'angoisse, la paranoïa, léguée par ces murs javellisés se distille dans un langage administratif parodié avec génie. Entre conversations dégoulinantes de périphrases à rallonges, codes conversationnels appliqués jusqu'au fantastique, et rupture subite des enchaînements logiques, le langage dans *Hot House* est plus carnavalesque que tragique. Son absurdité est extrêmement comique si tant est que sur scène, les artistes sachent en extirper toute la sève.

Il n'est pas étonnant qu'après un travail très remarqué sur le *Macbett* de Ionesco, les Dramaticules décortiquent les structures langagières du *Hot House* de Pinter. On pourrait même avoir l'improbable impression que *Hot House* était promis à cette jeune compagnie. Poursuivant depuis 2003 un travail théâtral attentif à la musicalité, la scansion, la pulsation, la Compagnie des Dramaticules se fonde avec un naturel enthousiasmant dans cette langue énergique, physique. Le phénomène est toujours curieux lorsque c'est au travers d'une écriture scénique très singulière, très affirmée que nous parvient le mieux la langue d'un auteur. Quand, grâce à la démesure que permet la scène, le texte prend des résonances percutantes. L'équilibre est fragile, celui qui permet de se maintenir hors du cabotinage, celui qui permet réellement de mettre en valeur un texte, tout en étant audacieux.

La tension fiévreuse qui régit *Hot House* est d'abord provoquée par un ordonnancement extrêmement contrôlé du plateau – à l'image de cette maison où chacun est continuellement observé. La rigueur martiale, cinglante des déplacements est à la lisière du chorégraphié sans que jamais ne pointe un esthétisme insistant. Les cadres de l'hôpital portent tous des noms monosyllabiques (à la différence des patients qui sont immatriculés) : Tubb, Lamb, Gibbs... Ils sont tout à la fois personnalisés et uniformisés. L'ensemble du jeu sur scène est en fait taillé dans cette étoffe. Le jeu de chaque comédien est à la fois cohérent, homogène avec celui des autres, et très singularisé. Les personnages sont certes stylisés, déréalisés sans être pour autant fantoches. Le spectateur est face à un jeu très affiné qui à la fois écarte l'illusionnisme mimétique sans se vautrer dans l'alternative très en vogue de la clownerie réductrice, ou celle, attendue, d'une stylisation grossière. Non, la démesure est prégnante parce qu'elle est subtile.

Comprise en unité de souffle et non plus en unité de sens, la parole déferle sans ponctuation jusqu'à ce qu'on la rompe et que s'installe un silence d'une longueur absurde.

Un des éléments frappants dans cette proposition est de voir réunis sur un même plateau autant de jeunes interprètes excellents dans ce registre. Un autre élément frappant, c'est cette exploitation très mature de ce qui fait du plateau un lieu si étrange, avec ses lois, son espace et sa temporalité propre. Sa respiration propre.

Au commencement d'un spectacle, entre l'instant où, sur scène, la lumière s'allume et celui où la première parole parvient, il y a un laps de temps fragile à jauger. Il y a une gestion juste, organique des durées et des ruptures. Selon que les comédiens sont des artistes ou non (selon qu'ils ont un abord sensible, physique du plateau, ou non), de tels moments peuvent donner une ampleur majestueuse à un spectacle. Nul doute que le spectateur de ce *Hot House* l'ait ressenti comme tel au Théâtre du Balcon. Disons qu'il suffit de très peu de temps pour se savoir face à un travail rythmique de haute envergure – travail qui n'a rien à voir avec une pure prouesse formelle, et tout à voir avec la compréhension d'un texte, et l'intelligence de sa portée sur scène.

En sortant d'une telle soirée où l'on a autant ri, on traque tout de même les recoins de la mise en scène qui auraient pu être plus faibles. Comme on en trouve pas, on se dit simplement que « ça joue », que ça donne envie de voir jouer encore, et (plus rare) que ça donne envie de jouer soi-même.

ÈVE BEAUVALLET - REVUE MOUVEMENT - JUILLET 2008

LES TROIS COUPS

Le journal quotidien du spectacle vivant



NOÉMIE GUEDJ ET JULIEN BUCHY © JULIEN DE LEMOS

JÉRÉMIE LE LOUËT FAIT CONFIANCE À PINTER

PARFOIS, LES AUTEURS OUBLIENT LEURS ŒUVRES DE JEUNESSE AU FOND D'UNE MALLE. PINTER A EXHUMÉ *HOT HOUSE* VINGT ANS APRÈS L'AVOIR ÉCRITE. APRÈS L'AVOIR LÉGÈREMENT RAFRAÎCHIE, IL N'A CESSÉ DE LA JOUER ET DE LA FAIRE JOUER. JÉRÉMIE LE LOUËT S'EN EMPARE AVEC LA FOUGUE ET L'IMPERTINENCE DE SA JEUNESSE. DU THÉÂTRE COMME ON L'AIME. ABSURDE, SADIQUE, CRUEL ET FOLLEMENT DRÔLE.

Nous sommes dans une sorte de maison de repos et non, comme il est précisé plus tard, une maison de convalescence. Remarquez la nuance. Les pensionnaires ne sont plus que des matricules, on a oublié jusqu'à leur nom. Les cadres sont chargés du confort de leurs hôtes, mais aussi de leur faire subir des interrogatoires aussi absurdes que musclés, jusqu'à la révolte. Le beau système s'écroule, alors, sous les coups des insurgés. On l'aura compris, il est question de dénoncer une certaine forme de pouvoir, son escalade, ses excès. Bref, on peut y voir une métaphore de la dictature démasquée et condamnée. On pense au film récent, *Canine*, du Grec Yorgos Lanthimos, une fable politique, dans laquelle une famille était prisonnière d'un père tortionnaire. Mêmes manipulations, jusqu'à la dépersonnalisation, jusqu'à l'absurdité. Comme au cinéma, on voit l'action comme à travers un écran, via les parois d'un bocal. On est vraiment à l'extérieur. C'est là une bonne illustration de la distanciation théâtrale, souvent évoquée, souvent ratée.

Chez Pinter, il y a du Kafka, du Beckett, du Ionesco. Dans cette première pièce *Hot House*, on trouve déjà ce climat, ce ton si personnel avec le zeste de désinvolture propre à la jeunesse. Il se « lâche » complètement, le metteur en scène n'a plus qu'à suivre sans surligner. C'est exactement ce que fait Jérémie Le Louët, jeune artiste prometteur, remarqué pour sa production du *Macbett* d'Ionesco. La pièce est traitée en séquences successives, comme au cinéma. Les comédiens disent simplement les répliques de façon légèrement mécanique à la manière d'un appelé du contingent face à son supérieur hiérarchique. Cette simplicité dans le jeu donne toute sa force à la langue de Pinter. Surjouer aurait été un contresens dans une pièce où le non-sens prend tout son sens. La tension va crescendo, jusqu'à l'interrogatoire, moment clé de la pièce, très difficile à monter, qui pourrait sombrer dans l'illustration anecdotique. Ici, les comédiens, Noémie Guedj, Laurent Papot (les cadres questionneurs) et David Maison (le pensionnaire) font souffler un vent de sadisme à la fois jovial et troublant, et toujours avec le même détachement. C'est le paradoxe de ce jeu, à la fois très riche et avec l'air de ne pas y toucher. Pour en finir avec la distribution, soulignons la performance de Julien Buchy, dans le rôle de Roote, l'inquiétant directeur à la fois affable et terrifiant. Anthony Courret et Jérémie Le Louët, dans des personnages secondaires, tirent eux aussi leur épingle du jeu. On a rarement ressenti cette année une telle harmonie entre un auteur et son metteur en scène.

LA TERRASSE

APRÈS UN *MACBETH* DE IONESCO TRÈS REMARQUÉ, JÉRÉMIE LE LOUËT MONTE UNE PIÈCE DE JEUNESSE DE PINTER. UNE MISE EN SCÈNE DÉJÀ TRÈS MAÎTRISÉE QUI DISTILLE TOUT LE MALAISE DE CETTE SATIRE DU POUVOIR, ENTRE COMIQUE ET CRUAUTÉ.

Il y a toujours chez les personnages de Pinter l'ombre d'une vague énigme qui résiste à la lumière, une inquiétude, ou un trouble doublé d'obscurs motifs. Sans doute quelques secrets sournoisement embusqués sous la cordiale entente des faux-semblants. Le soupçon d'une blessure innommable, le présage d'un abject dessein. D'eux, nous ne saurons jamais vraiment les raisons. Rien n'est jamais sûr, sauf la cruauté et l'impénétrable remuement des profondeurs. *Hot House*, pièce écrite en 1958 mais tenue à l'écart de la scène jusqu'en 1980, rassemble quelques spécimens de la meilleure espèce. Retranchés derrière les murs épais d'une maison de repos infiltrée par la bureaucratie (à moins qu'il s'agisse d'un hôpital ou d'une prison ?), Roote – un genre d'ex-colonel pompeux – tient le poste de directeur, épaulé du sinistre placide Gibbs, de l'intrigant alcoolique Lush et de sa maîtresse Miss Cutts. En ce jour de Noël, tandis que les patients (dissidents ?) restent verrouillés sous leur matricule, invisibles aux regards, ce quatuor joue en sous-mains le dernier acte d'une lutte sauvage pour le pouvoir.

UN JEU AUX LISIÈRES DU FANTASTIQUE

Après un *Macbeth* de Ionesco allègrement dévastateur, la Compagnie des Dramaticules s'empare avec une énergique fermeté de *Hot House*, « serre » explosive où macèrent les plus féroces ambitions, aiguisées par la paranoïa, le sadomasochisme, la schizophrénie et autres vanités. Jérémie Le Louët tire la satire vers un univers miné par l'absurde, dans l'entre-deux du réel et du fantastique. Échappés de quelques sombres recoins, les personnages surgissent tels des fantômes, à la fois concrets et insaisissables, évident et hermétiques. Le jeu, mené par une troupe très homogène (peut-être encore trop sous influence du phrasé, si typique, de Michel Fau dont elle suivit la classe), manie les stéréotypes pour mieux les ébranler de l'intérieur. La mise en scène, déjà d'une belle maîtrise, distille tout le malaise et le terrifiant comique de cette critique implacable sur les criminelles gesticulations du pouvoir. « J'arrête d'écrire pour le théâtre afin de me consacrer à la poésie et la politique. J'entends consacrer mon énergie tout particulièrement à la politique actuelle, qui me semble avoir aujourd'hui des conséquences très préoccupantes. » déclarait Harold Pinter sur la BBC en février 2005, quelques mois avant d'être auréolé du Prix Nobel de littérature. Son théâtre reste pourtant une arme redoutable...

GWÉNOLA DAVID - LA TERRASSE - JANVIER 2008

LA PROVENCE



JÉRÉMIE LE LOUËT, JULIEN BUCHY, ANTHONY COURRET ET LAURENT PAPOT © EMILE ZEIZIG

S'il y a une compagnie dont on doit retenir le nom, c'est bien celle des Dramaticules, créée en 2002 par Noémie Guedj et Jérémie Le Louët. Deux ans après un *Macbett* survolté, cette compagnie talentueuse présente une pièce du Prix Nobel de littérature, Harold Pinter. Un spectacle étonnant et détonnant !

Hot House, pièce associée au théâtre de l'absurde, est une satire absurde et drôlatique des relations de travail. Dans une « maison » non identifiée - peut être une maison de repos, ou bien un hôpital psychiatrique ? - nous voyons évoluer des employés et leur directeur.

La scénographie est impeccable. Grâce à une mise en scène dynamique et cadencée et à des comédiens formidables, on ne s'ennuie pas une seule seconde. C'est à la fois drôle, grinçant, décalé, cynique et effrayant.

Que dire de plus lorsque tout frôle la perfection ? Courrez voir cette pièce qui fait déjà un carton.

AUDREY MOULLINTRAFFORT - LA PROVENCE - JUILLET 2008

LA MARSEILLAISE



LAURENT PAPOT © LES DRAMATICULES

HOT HOUSE DE HAROLD PINTER, ENTRE KAFKA ET ORSON WELLES

BOCAL OU BUNKER ?

Harold Pinter, dramaturge anglais, avait écrit en 1958 cette pièce de jeunesse, mise de côté qu'il avait redécouverte en 1980. Jérémie Le Louët et la Compagnie des Dramaticules l'ont reprise et on constate que c'est une très belle réussite sur tous les plans : mise en scène réglée au cordeau, interprétation homogène au service d'une œuvre complexe en raison de ses différents niveaux de lecture. Mais la Compagnie des Dramaticules nous avait déjà donné la preuve de ses capacités et de ses exigences avec un magnifique *Macbett* de Ionesco.

Nous sommes au cœur des service bureaucratiques de direction d'un organisme difficile de définir : entreprise, hôpital ou maison de santé plutôt. Un directeur dont le comportement va de plus en plus frôler la paranoïa, des cadres et employés en apparence soumis, faussement serviles. Dans ce bocal ou ce bunker théâtral, une sourde lutte pour le pouvoir se déroule en permanence entre tous les personnages. Nous sommes au cœur d'une tragédie où le dérisoire côtoie sans cesse le grotesque et nous installe au cœur d'une absurdie tout à la fois sinistre et drôle. Il y a du Kafka dans tout cela, mais aussi de l'Orson Welles, celui du *Procès*. Excellente interprétation de tous les acteurs (ils sont six en scène) dont le jeu intelligent donne à ce spectacle une parfaite homogénéité.

HENRI LEPINE - LA MARSEILLAISE - AOÛT 2008

LE MIDI LIBRE



ANTHONY COURRET © JULIEN DE LEMOS

HOT HOUSE, UNE PLONGÉE RÉUSSIE AU BAL DES SOUMIS

Hot House, pièce de jeunesse du Prix Nobel anglais Harold Pinter, écrite en 1958, était donnée jeudi soir à Lunel, par la jeune Compagnie des Dramaticules, venue d'Île-de-France, et se rejoue, ce soir, au théâtre Jacques-Cœur, à Lattes. C'est une belle découverte que cette pièce peu donnée, que Pinter lui-même « remisa » durant vingt ans, avant de la redécouvrir. *Hot House* parle de pouvoir et de domination, de soumission à l'autorité aussi folle soit-elle.

Le propos se joue dans une caricature bureaucratique de maison de repos. Ici, le chef domine le petit personnel dont on imagine qu'il domine les patients. On ne voit pas ces derniers mais on les sait soumis à l'extrême : dominés par tous, ils ne sont plus nommés que par un matricule. Maison de repos, peut-être, mais comme en témoignent des réactions de spectateurs, plus d'un a reconnu partiellement les rapports de pouvoir qui se jouent dans son entreprise ; jusqu'à quel point peut-on obéir, se plier à un ordre incohérent ? La pièce aborde ces questions avec la liberté de langue de Pinter : un non-sens à la Ionesco, dopé par un sens de l'ellipse vertigineux. Dans un décor à deux facettes, qui évolue à vue, les comédiens se livrent à des déplacements quasi chorégraphiés et à des gestes très précis : le « système » qui broie l'individu réside là, dans cette mécanique omniprésente du décor et des corps. C'est la réussite de cette mise en scène de Jérémie Le Louët qui la surligne par un séquençage très télévisuel, avec flashes de lumière et de musique, dans l'esprit des arrêts sur image. Les silences du texte s'entendent à merveille, renforcés par le jeu des comédiens menés par un épatant Julien Buchy, dans le rôle du directeur mégalo-parano. Voilà un jeu de massacre réjouissant.

STÉPHANIE TEILLAIS - MIDI LIBRE - NOVEMBRE 2009

LES TROIS COUPS

Le journal quotidien du spectacle vivant

QUAND PINTER AVAIT L'ÂGE DE LE LOUËT

À TRENTE ANS, JÉRÉMIE LE LOUËT A DÉJÀ UNE CARRIÈRE DERRIÈRE LUI, DONT *MACBETH* D'EUGÈNE IONESCO, SPECTACLE COMME ON DIT « PROMETTEUR ». LE VOICI AU BALCON AVEC *HOT HOUSE* DE HAROLD PINTER (78 ANS, PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE EN 2005), QU'IL A MIS EN SCÈNE. FLEGME, MALAISE ET HUMOUR NOIR, AVEC EN PRIME CETTE AUDACE DES GRANDS DÉLINQUANTS DU THÉÂTRE. CEUX QUI NE CONNAISSENT QU'UNE SEULE LOI : LA LEUR.

Mister Roote est une vieille ganache qui s'écoute radoter ses souvenirs de guerre. Il dirige une institution dont on ne saura jamais à quoi elle sert exactement. Ses employés se disputent ses faveurs capricieuses. Par exemple, Miss Cutts, qui est sûrement sa maîtresse mais aussi celle de Gibbs, peut-être même celle de Tubb, mais pas celle de Lamb, qui, lui, n'a aucune chance de devenir « quelqu'un ». Un bureau avec autour des couloirs maniaquement éclairés (par Jean-Luc Chanonat, un sorcier) qui cloisonnent l'espace. Au fond, un mur de placards, dont l'envers représente une angoissante salle carrelée d'expérimentation. En bonne logique kafkaienne, c'est Lamb (David Maison) qui s'assiera sur cette fausse-vraie chaise électrique. Poignant comme toutes les idioties qu'on nous fait gober sur les pseudo-progrès technologiques en matière de remède. En 1959 (date de l'écriture de la pièce), c'étaient les électrochocs, le détecteur de mensonge... On a fait beaucoup mieux depuis.

L'homme, lui, reste le même. Le Louët lui a construit une prison modèle, avec cette trouvaille des arrêts sur image qui viennent régulièrement, inexorablement « tourner la page ». En fait, en ajouter une à son dossier déjà bien lourd. Tous coupables, les hommes sont tour à tour suspects puis enquêteurs au gré de circonstances qui tournent en rond jusqu'au vertige. Tout le monde aura reconnu ce syndrome de Peter, où chacun s'efforce d'atteindre « son plus haut point d'incompétence », gage du bon fonctionnement de la hiérarchie.

C'est très exactement le contraire qui se passe sur le plateau de ce spectacle irréprochable. Les répliques du Pinter de cette période-là sont d'une extrême difficulté, déjà à apprendre ensuite à débiter en trouvant le ton juste. Ni celui des flics ni celui des malades mentaux : Pinter désigne mais exècre les poncifs. C'est peu dire que la troupe des Dramaticules déjoue avec brio ce genre de piège. Ils sont tous d'une exactitude, mieux d'une justesse rare. Des bons.

Julien Buchy prend beaucoup de risques en outrant par moment son big chief, stratégie qui s'avère payante. Il y croit, nous aussi. On en a tous connu, des chefs cabots à leurs heures. Katarzina Krotki, Anthony Courret et David Maison sont eux aussi parfaits. Mention spéciale au duel... pardon au duo entre Laurent Papot (Gibbs) et Jérémie Le Louët tous les deux franchement géniaux, l'un en impassible fayot, l'autre en petite frappe provocante. Tout Pinter.

Quelle grande idée Le Louët a eu de ressusciter cette arme de précision contre les institutions et leurs luttes sourdes pour la première place ! Une magistrale pièce de jeunesse : sûre et tendue comme un arc par sa mise en scène. Quand, à la fin, le nouveau big chief cale ses fesses dans le fauteuil de son prédécesseur, l'invisible flèche lancée par Pinter et Le Louët nous frappe de son évidence : le pouvoir rend abject, sourd et content de soi. Voilà un garçon doué qui ne se fait guère d'illusions sur ce qui l'attend dans les hautes sphères où, comme sur scène où, comme de juste, il triomphera.

OLIVIER PANSIERI - LESTROISCOUPS.COM - AOÛT 2008

LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE



JÉRÉMIE LE LOUËT ET JULIEN BUCHY © EMILE ZEIZIG

« APPELEZ-MOI : MONSIEUR LE DIRECTEUR ! »

Roote dirige d'une main de fer une maison de repos réputée. Ancien colonel, il a gardé le ton sec du commandement pour d'adresser aux cadres de son établissement, notamment à Gibbs venu lui annoncer en ce jour de Noël deux nouvelles d'importance : un mort et une naissance au sein même de la vénérable maison. « Il faut retrouver le père, le bon renom de cette institution en dépend », hurle le directeur. Le lancement de cette enquête échevelée donne déjà le ton de *Hot House*, pièce de jeunesse d'Harold Pinter, programmée, mardi, par les ATP Georges Baelde, dans une mise en scène de Jérémie Le Louët.

Qui sont donc les pensionnaires anonymes de cette maison, seulement identifiés sous un numéro matricule ? Des fous peut-être ? Peuvent-ils savoir qu'ils sont dirigés par des bureaucrates que le pouvoir a déshumanisés et rendus eux-mêmes fous ? Car c'est bien de pouvoir qu'il s'agit dans cette pièce. « Appelez-moi : Monsieur le directeur ! », rugit Roote, montrant que le pouvoir repose d'abord sur des apparences. La paranoïa, le sadomasochisme, la schizophrénie et, pour tout dire, l'aliénation de ce bouffon tragique entraînent progressivement le spectateur dans un univers absurde, effrayant et jubilatoire à la fois. L'ambition de ses subordonnés et leur lutte pour prendre sa place donnent à la satire une force implacable. L'humour devient l'arme absolue contre les dérives du pouvoir. Jérémie Le Louët a appréhendé cette pièce comme une partition musicale avec ses monologues et dialogues, ses silences, ses contrepoints, ses répétitions. Il a su épinglez les mots comme des notes sur une portée. Tout sonne juste.

Les comédiens de la Compagnie des Dramaticules ne cachent pas leur plaisir de camper des personnages aussi extravagants. Julien Buchy, en particulier, endosse avec talent la folie d'un directeur gesticulant et vociférant, qui ne trouve la justification de son pouvoir que dans l'humiliation de ses subordonnés. Un grand moment de théâtre.

VAUCLUSE MATIN



JÉRÉMIE LE LOUËT, JULIEN BUCHY ET LAURENT PAPOT © EMILE ZEIZIG

Véritable plongeon dans le théâtre de la menace d'Harold Pinter, cette version de *Hot House* est tout simplement jouissive. Travaillés au millimètre et sous une apparente banalité, les dialogues font mouche, nous bousculent et nous basculent dans un monde d'une incroyable et impitoyable absurdité. Véritable labyrinthe de notre quotidien, de nos administrations, de nos pouvoirs et contre-pouvoirs, la scénographie jour le jeu « kafkaïen » des méandres de nos pensées, quel bonheur ! Une direction d'acteur très serrée, une mise en scène extrêmement dessinées, Jérémie Le Louët, confirme un talent, ô combien, déjà remarqué dans son *Macbett* de Ionesco, aucun doute sur le sujet. C'est excessivement intelligent et plein de sens, et d'une drôlerie avérée et révélée, du beau Pinter, tout pour faire un succès !

SOPHIE BAURET - VAUCLUSE MATIN - SEPTEMBRE 2008

MIDI LOISIRS



NOÉMIE GUEJ, DAVID MAISON ET LAURENT PAPOT © VILLE DE THANN

HOT HOUSE, UNE LEÇON DE SADISME DRÔLE

UNE MISE EN SCÈNE TRÈS REMARQUÉE DE LA PIÈCE DE HAROLD PINTER, PAR JÉRÉMIE LE LOUËT (LES DRAMATICULES)

Mister Roote est le directeur d'une maison de repos renommée. Ici, comme les patients qui n'existent que sous leur matricule, tout le monde est continuellement observé. Dans cette atmosphère de bunker aseptisé, entre hôpital et grande entreprise, évoluent ce directeur paranoïaque et les employés qui se disputent ses faveurs : Miss Cutts, Lamb, Gibbs, Lush, Lobb. Absurde, kafkaïen, satirique... *Hot House*, pièce écrite en 1958 par l'Anglais Harold Pinter, Prix Nobel de littérature 2005 disparu l'année dernière, est une satire sur le pouvoir et l'ambition qui mêle comique et cruauté dans une folie de langage que n'aurait pas renié Eugène Ionesco : comme si une langue administrative partait en vrille dans sa propre vacuité ! Frédérique Muzzolini, qui fait des merveilles au théâtre Jacques-Cœur, dit avoir ressenti un véritable coup de cœur pour ce spectacle dont la mise en scène l'a littéralement bluffée. Elle l'a donc programmé à Lattes samedi 28 novembre et co-programmé avec les dynamiques ATP de Lunel qui l'accueillent jeudi 26 novembre. Jérémie Le Louët, fondateur de la Compagnie des Dramaticules, y livre un travail de mise en scène très remarqué, orchestrant l'énergie omniprésente par une scénographie au cordeau et des mouvements de comédiens virtuoses. Une jeune troupe à découvrir.

STÉPHANIE TEILLAIS - MIDI LOISIRS - NOVEMBRE 2009

LE JOURNAL D'ABBEVILLE



JULIEN BUCHY ET LAURENT PAPOT © EMILE ZEIZIG

UNE LUTTE POUR LE POUVOIR

La Compagnie des Dramaticules adapte une œuvre méconnue d'Harold Pinter. L'action de *Hot House* se déroule dans une institution bureaucratique difficile à définir : est-ce une maison de repos, une prison, un camp de concentration ? Qu'importe... Autour du directeur, un ancien colonel pompeux, une lutte de pouvoir se met en place, et les sentiments les plus explosifs se libèrent. C'est cynique et effrayant, mais aussi drôle et grinçant. A l'image de l'œuvre de Harold Pinter.

LE JOURNAL D'ABBEVILLE - JANVIER 2010

L'ALSACE

LES TANZMATTEN DE SÉLESTAT ACCUEILLENT UNE SOIRÉE DE THÉÂTRE SATIRIQUE PAR LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES, AVEC UNE PIÈCE INTITULÉE *HOT HOUSE*, MARDI 10 NOVEMBRE À 20H30.

« Appelez-moi : Monsieur le Directeur ! ». Avec *Hot House*, nous voilà plongés au cœur d'une institution bureaucratique difficile à définir : s'agit-il d'une maison de repos, d'un hôpital, d'une prison, d'un camp de concentration ? Derrière des murs épais, Roote, un ex-colonel pompeux, tient le poste de directeur, épaulé par le sinistre et placide Gibbs, l'intrigant alcoolique Lush et sa maîtresse Miss Cutts.

Le quatuor livre la dernière partie d'une lutte sauvage pour le pouvoir, où paranoïa, sadomasochisme, schizophrénie et autres vanités sont les cartes gagnantes. Ici, comique et cruauté vont de pair. Tous coupables, les protagonistes, en professionnels névrosés, jouent jusqu'à la lie cette anti-fable. Ils occupent tour à tour la place de suspects puis d'enquêteurs au gré de circonstances qui tournent en rond jusqu'au vertige.

Jérémie Le Louët, jeune metteur en scène, et sa Compagnie des Dramaticules font visiter l'univers et l'humour kafkaïens de *Hot House*, œuvre de jeunesse de Harold Pinter écrite en 1958. Après un passage remarqué au Festival off d'Avignon 2006 et un *Macbett* d'Ionesco unanimement salué, le jeune homme tire encore plus loin la satire avec cette pièce.

Travaillés au millimètre, les dialogues font mouche. Tous se parlent mais ne s'écoutent pas. Entre malentendus et sous-entendus, le jargon administratif est parodié avec génie.

Une rencontre avec les comédiens est prévue après la représentation.

L'ALSACE - OCTOBRE 2009

DERNIÈRES NOUVELLES D'ALSACE

UNE INSTITUTION BUREAUCRATIQUE

HOT HOUSE PAR LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES (DU THÉÂTRE-SATIRE) SERA JOUÉ LE MARDI 10 NOVEMBRE À 20H30 AUX TANZAMATTEN, DANS LE CADRE DES RÉGIONALES.

« Appelez-moi : Monsieur le Directeur ! ». Avec *Hot House*, nous voilà plongés au cœur d'une institution bureaucratique difficile à définir : s'agit-il d'une maison de repos, d'un hôpital, d'une prison, d'un camp de concentration ? Derrière des murs épais, Roote - un ex-colonel pompeux - tient le poste de directeur, épaulé du sinistre et placide Gibbs, de l'intrigant alcoolique Lush et de sa maîtresse Miss Cutts.

Le quatuor livre la dernière partie d'une lutte sauvage pour le pouvoir, où paranoïa, sadomasochisme, schizophrénie et autres vanités sont les cartes gagnantes. Ici, comique et cruauté vont de pair. Tous coupables, les protagonistes, en professionnels névrosés, jouent jusqu'à la lie cette anti-fable. Ils occupent tour à tour la place de suspects puis d'enquêteurs au gré de circonstances qui tournent en rond jusqu'au vertige.

JARGON ADMINISTRATIF PARODIÉ AVEC GÉNIE

Jérémie Le Louët, jeune metteur en scène talentueux, et sa Compagnie des Dramaticules nous font visiter l'univers et l'humour kafkaïen de *Hot House*, œuvre de jeunesse écrite en 1959 par le dramaturge anglais et Prix Nobel de littérature Harold Pinter. Après un passage remarqué au Festival off d'Avignon 2006 et un *Macbett* de Ionesco unanimement salué, le jeune homme tire encore plus loin la satire avec cette pièce.

Travaillés au millimètre, les dialogues font mouche, nous bousculent et nous basculent dans un monde d'une profonde absurdité. Tous se parlent mais ne s'écoutent pas. Entre malentendus et sous-entendus, le jargon administratif est parodié avec génie. Dans *Hot House*, le langage est plus carnavalesque que tragique, le tout étant magistralement desservi par une mise en scène dynamique et cadencée.

Pas de doute, c'est une réussite ! *Hot House* est à la fois drôle, grinçant, décalé, cynique et effrayant. C'est excessivement intelligent, plein de sens et d'une drôlerie avérée et révélée.

DERNIÈRES NOUVELLES D'ALSACE - OCTOBRE 2009

LA LETTRE DU SPECTACLE

UNE COMPAGNIE DANS LE OFF

OBJECTIF DIFFUSION POUR LES DRAMATICULES

La Compagnie des Dramaticules participait au Off, au Théâtre du Balcon, pour la seconde fois de sa jeune existence. Elle y jouait *Hot House*, de Harold Pinter, avec des objectifs élevés. Jérémie Le Louët, son directeur artistique et Noémie Guedj, chargée de diffusion – tous deux également comédiens – ont lancé cette compagnie en octobre 2002. L'un des premiers soutiens a été le Théâtre 13, à Paris, où a été créé *Macbett*, de Ionesco, en mai 2005. Convaincue par l'accueil chaleureux de diffuseurs du Val-de-Marne, Noémie Guedj pousse son associé à tenter l'aventure du Off dès juillet 2006. Ils misent gros d'entrée de jeu, se déplaçant à neuf personnes avec un décor lourd. « On a été complet presque tout le temps. Le Théâtre 13 avait permis d'obtenir 19 dates de tournées, et Avignon 2006 en a apporté 25 de plus. Nous avons dépassé la centième de *Macbett* en avril dernier. » La compagnie a été repérée et *Hot House* a reçu des aides à la création de la DRAC et de l'Adami. La pièce est coproduite par Arcadi, l'Arc-en-ciel de Rungis, le Théâtre de Cachan et les théâtres de Charenton-Le-Pont et Saint-Maurice. Depuis septembre 2007, les Dramaticules sont en résidence à la communauté de communes du Val-de-Bièvre (94). Le bilan d'Avignon 2008 reste à tirer, mais déjà la fréquentation et les contacts noués sont satisfaisants : « Sans Avignon, on aurait eu sept dates pour *Hot House* l'année prochaine, observe Jérémie Le Louët. Jouer 15 à 20 fois une production, c'est du gâchis. » La compagnie continue à tourner ses deux spectacles et va créer un *Pinocchio* l'année prochaine, puis le *Salomé*, d'Oscar Wilde.